MASTER
NEGATIVE
NO. 93-81160-16

AUTHOR:

LAGARRIGUE, JUAN ENRIQUE

TITLE:

LETTRE A MONSIEUR EMILE FAGUET

PLACE:

SANTIAGO DU CHILI

DATE:

1896

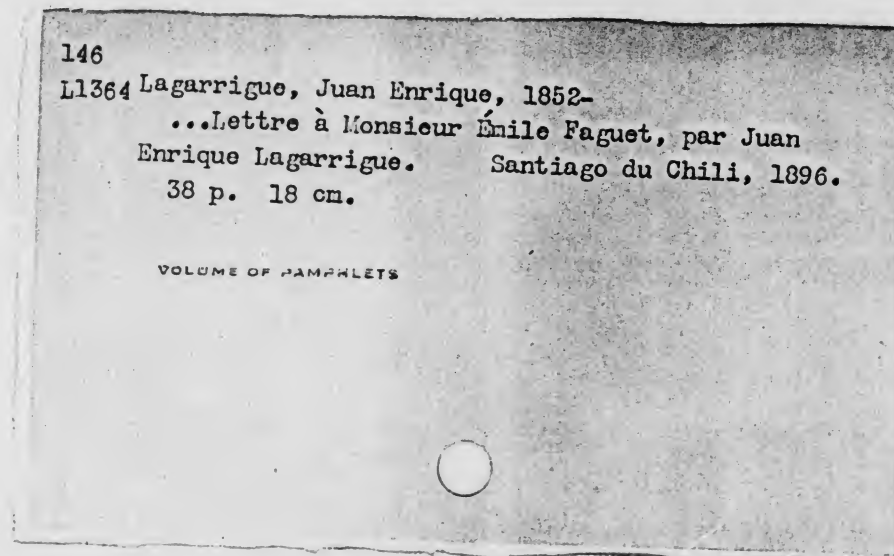
Master Negative #

93-81160-16

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

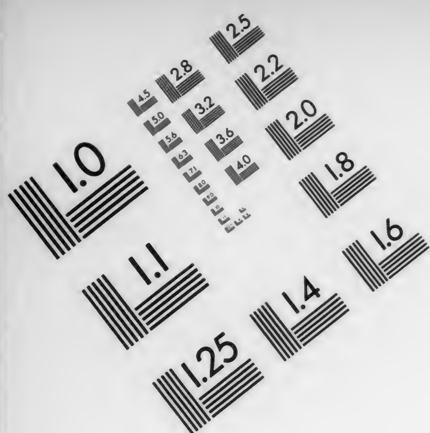

146
L1364 Lagarrigue, Juan Enrique, 1852-
...Lettre à Monsieur Émile Faguet, par Juan Enrique Lagarrigue. Santiago du Chili, 1896.
38 p. 18 cm.

VOLUME OF PAMPHLETS

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 1x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 3-8-93 INITIALS MFC
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT



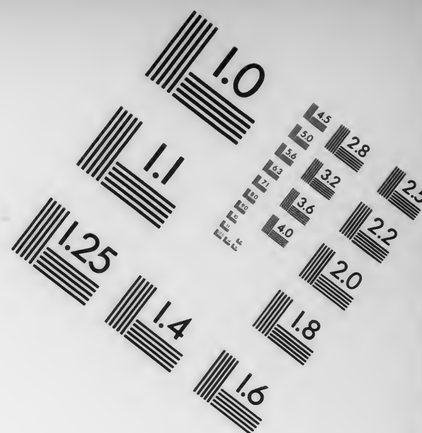


AIIM

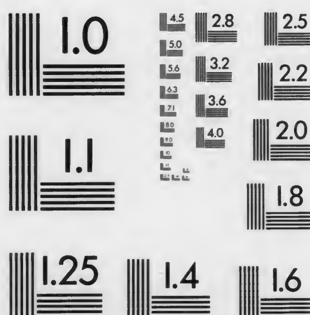
Association for Information and Image Management

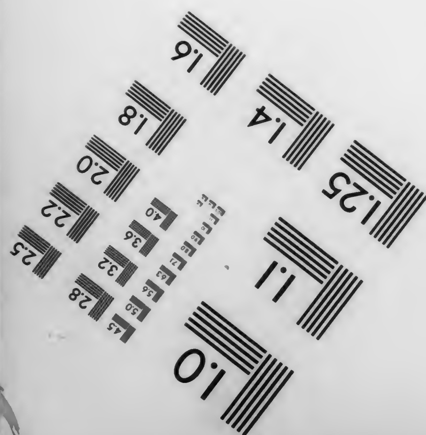
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

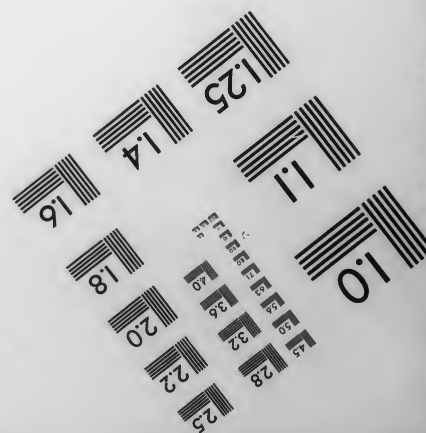
301/587-8202











MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

No. 16

LETTRE A MONSIEUR EMILE FAGUET

SANTIAGO DE CHILE
IMPRENTA I LIBRERÍA ERCILLA
BANDERA 21-K

RELIGION DE L'HUMANITÉ

Ordre et progrès.

Vivre pour autrui. *Vivre au grand jour.*

LETTRE

A

MONSIEUR ÉMILE FAGUET

PAR

JUAN ENRIQUE LAGARRIGUE



SANTIAGO DU CHILI
Année CVIII de la grande crise
1896



A Monsieur

ÉMILE FAGUET

A PARIS

Monsieur,

C'est au sujet de vos articles sur Auguste Comte, publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, que je vous écris. En le faisant comme serviteur de la Religion de l'Humanité, qui doit nous lier tous, je ne puis avoir d'intention hostile. Ainsi j'espère que vous croirez à la cordialité de mes observations.

D'abord il est juste de constater votre équitable déclaration sur l'unité logique du Fondateur du Positivisme. «Il n'y a aucune contradiction,» dites-vous, «ni même aucun changement véritable dans la pensée de Comte de 1820 à 1857. On a depuis longtemps abandonné l'idée d'opposer la *Politique positive* à la *Philosophie positive*. Celle-là est le développement naturel de celle-ci.» L'opinion suivante que vous formez de notre Maître, n'est pas moins remarquable. «Sa pénétration, son intelligence, à force de de tout comprendre, l'a conduit à tout aimer, sauf ce qui est décidément trop étroit, trop négatif, trop exclusivement polémique, et un esprit de haute impartialité règne dans toute son œuvre.» A vous entendre parler de la sorte, on ne saurait imaginer que vous preniez toutefois pour un orgueil immense, ce qui n'est en Auguste Comte que la pleine conscience de son incomparable mission. Vous ne qualifieriez d'orgueilleux ni un

Moïse, ni un Saint-Paul, ni un Mahomet. Certes, dans leurs grands desseins, ils se croient vainqueurs de tous les obstacles, mais ce n'est qu'ainsi qu'on trace de plus heureuses destinées à notre espèce. Il faut donc se féliciter de cette confiance des natures supérieures en leurs propres forces, et il est, au contraire, regrettable que, ne s'estimant pas assez, elles manquent parfois leur mission sociale. Auguste Comte était doué, au plus haut degré, de la puissance créatrice qui renouvelle saintement la vie humaine. Pour mieux l'apprécier, on devrait considérer les circonstances où agit ce merveilleux génie. Depuis la disparition de l'esprit surnaturel, qui, au XVIII siècle, fit tomber le catholicisme faute de base, on était dans l'attente d'un nouveau guide des cœurs. Comme il tardait à surgir, et qu'aucune anarchie, soit morale, soit matérielle, ne saurait durer sans aboutir à un gouvernement quelconque, on tenta de relever le catholicisme. Mais toute

croyance détruite par l'évolution sociale, ne pouvant être vraiment rétablie, il n'est devenu qu'un fantôme de religion. C'est alors qu'Auguste Comte cherche à construire la doctrine finale, si ardemment souhaitée des âmes généreuses et méditatives, et il accomplit avec autant de sagesse que d'abnégation la sublime tâche qu'il s'impose. En vérité, cet homme unique, trop saint pour être orgueilleux, mérite qu'on le glorifie éternellement comme le suprême législateur religieux.

Vous doutez, Monsieur, que la notion de l'Humanité ait jamais l'efficacité morale qu'a eu la notion de Dieu, parce qu'on ne saurait adorer un être collectif de même qu'un être individuel. Cette différence, tout bien consideré, n'influe pas sur la puissance du culte, et le positiviste surpassera même, comme adorateur, le théologiste, pourvu qu'il sache le dévancer en vénération, se pénétrant du vrai esprit de la foi altruiste. D'ailleurs, l'existence de Dieu est indémontrable,

comme le reconnaît franchement Pascal dans ses *Pensées*, et comme Kant le fait voir, en épuisant tous les arguments de causalité et de finalité, dans sa *Critique de la Raison pure*. C'est vrai qu'il rétablit cette notion surnaturelle dans sa *Critique de la Raison pratique*, la croyant un appui indispensable de la moralité. Néanmoins, elle ne l'a été que durant une certaine époque, et tout ce que désormais on voudrait construire sur cette base ébranlée, s'écroulerait inévitablement. Il n'en est pas ainsi de la notion de l'Humanité, nouveau principe directeur qui vient nous guider sûrement à travers les âges. L'existence de ce vrai Etre Suprême, base définitive de la moralité, n'est même pas discutable, elle s'impose, et nous devons toujours, et de plus en plus, l'aimer, le connaître et le servir. Pour ce but normal de notre vie, la prière nous est d'un grand secours. Cette culture intime de l'âme nous élève à l'idéal, et nous fait redescendre épurés et fortifiés

à la réalité. Comme le dit notre Maître, *prier c'est aimer, penser et même agir,* ce qui, au fond, identifie la vie avec la prière. Mais il faut continuellement passer de l'une à l'autre, afin de n'oublier ni la réalité, ni l'idéal. La prière ne devait point disparaître avec le théologisme. Nous gardons, au contraire, sous une forme plus noble, ce puissant moyen de perfectionnement moral. En effet, la prière ne s'emploie jamais dans le Positivisme, comme il arrivait souvent dans le théologisme, pour des demandes intéressées, mais uniquement pour tâcher de nous sanctifier au sein de l'Humianté.

Le Positivisme vous semble, Monsieur, trop intellectuel pour se concilier avec l'enthousiasme. Pourtant ce sont les intellectualistes qui lui ont été le plus contraires. Ils l'acceptent dans son commencement philosophique et le rejettent dans sa plénitude religieuse. A la vérité, il appartient au cœur plus qu'à l'esprit de bien saisir la doctrine d'Auguste

Comte. Du point de vue purement intellectuel, elle peut paraître incomprehensible. On ne l'apprecie réellement qu'au point de vue moral. Alors la Religion de l'Humanité se montre dans toute sa splendeur, comme la croyance suprême. Elle exige de l'enthousiasme certainement, mais un enthousiasme réglé par la sagesse. Faute de lumière, les élans du cœur peuvent mener au fanatisme et produire le mal au lieu du bien. Il est donc nécessaire de les savoir diriger. Comme doctrine vivante et définitive, le Positivisme poursuit sans doute la conversion totale du monde. Cependant, invincible en fermeté, notre prosélytisme doit être plein de discrétion et de bienveillance, en nous representant tous les hommes en chemin de notre foi. Un peu avant l'apparition d'Auguste Comte, Joseph De Maistre écrivait qu'il fallait opter entre ces deux hypothèses: la refonte complète du christianisme, et la formation d'une nouvelle religion. Les deux choses se

sont réalisées dans le Positivisme, qui est, en même temps, un christianisme, ou plus proprement dit, un catholicisme refait, et une religion nouvelle. En effet, d'une part il conserve de l'ancienne son génie organique et son esprit de sainteté, les perfectionnant encore; et, d'autre part, il élimine radicalement le surnaturalisme, en le remplaçant par la science systematisée, qui embrasse l'ordre entier de nos connaissances, depuis la mathématique jusqu'à la morale. L'essence de la religion a consisté et consistera toujours en la pleine unité qui caractérise notre existence individuelle et sociale quand tous ses éléments affectifs, intellectuels et actifs convergent habituellement vers une destination commune. Ce haut idéal, qui jusqu'à présent a été poursuivi par le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme, le sera d'ici à jamais par la doctrine altruiste.

L'extrême désaccord actuel de notre existence avec les aspirations de nos

âmes vient spécialement de ce que l'Eglise de Dieu se trouvant en ruines, l'Eglise de l'Humanité n'est pas encore organisée. Partout on désire la paix et néanmoins partout on s'arme pour la guerre. Déjà celle-ci ne produit que des malheurs immenses, sans compensation d'aucune espèce. Et, au fond, c'est le pays vainqueur qui rétrograde le plus, parce que la vanité du triomphe, le faisant s'enfermer dans l'égoïsme national, l'éloigne du concours des peuples à la civilisation universelle. Il y eut, certes, un temps où la guerre, malgré ses horreurs, contribuait à notre perfectionnement. C'est elle qui nous éleva de l'amour de la Famille à l'amour de la Patrie. Mais il fallait encore nous élever à l'amour de l'Humanité, aussi incompatible avec la guerre internationale, que l'amour de la Patrie avec la guerre civile. Dans l'antiquité, au milieu même des combats perpétuels des peuples, on comprenait toutefois que la paix est l'état

normal de la vie. Le premier à le témoigner fut Homère, ce chantre sublime de l'enfance de notre civilisation. Aristote croyait que la consolidation de la paix est le vrai but de la guerre. Pour Virgile la colossale activité militaire des Romains ne tendait qu'à imposer au monde des coutumes pacifiques. Et ainsi l'on préparait la venue du catholicisme, comme le déclare Bossuet lui-même. A la vérité, subjugués d'abord politiquement par Rome, les peuples se soumettent ensuite à l'empire moral de l'Eglise, qu'ils ne cessent de reconnaître, tout en se constituant en nationalités indépendantes. Dès lors date la séparation organique entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Tandis que celui-ci ne s'étend qu'à chaque pays isolément, celui-là cherche à les embrasser tous. Il est vrai que le catholicisme, par sa nature théologique, ne pouvait réaliser ses nobles aspirationes d'universalité. Cependant il a ébauché la constitution

définitive de notre espèce, en superposant l'Eglise à la Patrie, qui auparavant prévalait toujours. Comme les devoirs domestiques cèdent aux devoirs civiques, à ceux-ci de plier sous les devoirs universels. Quoique l'Eglise de Dieu ait eu à se dissoudre, ce n'est point à la Patrie de reprendre son ancienne primauté, inséparable des discordes internationales, c'est à l'Eglise de l'Humanité de prédominer normalement pour produire l'indestructible communion religieuse des peuples.

Selon vous, Monsieur, le Positivisme n'a pu combler l'abîme que vous voyez entre l'ordre matériel et l'ordre moral. Pourtant cet abîme n'existe plus depuis qu'Auguste Comte a demontré que la moralité se base sur la socialité, comme la socialité sur la vitalité, et la vitalité sur la matérialité. Et sa classification positive des sciences nous élève successivement, sans solution de continuité, de la mathématique à l'astronomie, à la physique, à

la chimie, à la biologie, à la sociologie, pour atteindre à la morale, qui est le vrai but du savoir humain. Toutes nos connaissances seraient vaines, si elles ne nous aidaient pas à mieux accomplir nos devoirs. Ceux-ci émanent de la constitution même de notre nature. Si nous n'étions pas organiquement doués d'altruisme, comme nous le sommes d'égoïsme, nous serions tout à fait incapables de moralité. Le devoir naît de l'amour et ne se conçoit pas sans lui. C'était déjà l'opinion d'Aristote, quand il soutenait, par opposition à Socrate et à Platon, que le bien dérive, non pas de l'intelligence, mais du sentiment. Celle-là ne peut que servir celui-ci, et nullement le remplacer. Un talent sans cœur ne saurait comprendre, ni pratiquer la vertu. Sous le théologisme on à dit que Dieu est amour, que l'amour est Dieu et que le règne de Dieu est au-dedans de nous. Interprété positivement, cela signifie qu'on est pénétré du vrai Esprit-Saint,

quand c'est l'altruisme qui domine l'égoïsme. Evidemment la vertu n'a point de limites dans l'espace et le temps, ayant brillée en Orient comme en Occident, dans Confucius et ses disciples, comme dans Saint-Paul et les siens. Mais afin qu'elle porte tous ses fruits sociaux, elle ne doit plus être conduite que par la foi altruiste. L'on vivra alors exclusivement pour la Famille, la Patrie et l'Humanité, rejetant comme un mouvement d'égoïsme toute tentation surnaturelle qui nous écarte de cette destination sacrée.

Vous impugnez, Monsieur, la loi des trois états, formulée par Auguste Comte, surtout parce que, laissant de côté l'Orient, elle n'embrasse que l'Occident. Notre Maître a pris toutefois le vrai chemin logique, en suivant la marche de l'esprit humain en la partie du monde où il avait fait plus de progrès. Au reste, l'Occident passa par l'état de l'Orient, et on peut même constater sur l'ensemble des peuples contemporains, les pha-

ses diverses de la civilisation, à partir du fétichisme initial. La suite des âges se trouve de la sorte fixée, pour ainsi dire, dans l'espace, et en parcourant notre planète, on ferait, de nos jours comme un voyage à travers l'histoire. C'est à Paris, vrai centre de l'Occident, qu'Auguste Comte devait découvrir que toutes nos connaissances ont été premièrement théologiques, puis métaphysiques, pour devenir enfin positives. Elles réalisent cette évolution nécessaire d'après l'ordre de complexité des phénomènes correspondants. Ainsi les conceptions mathématiques, comme les plus simples, sont les premières qui parviennent à la forme positive, et, en complexité croissante, leur succèdent les conceptions astronomiques, physiques, chimiques, biologiques, sociologiques et morales. Il peut arriver, et on le voit souvent, que les trois états coexistent dans un même cerveau. Mais loin d'affaiblir la loi, cela vient la confirmer. A la

vérité, on atteint, par exemple, l'état positif en mathématique, en astronomie, en physique, en chimie, et l'on est en état métaphysique en biologie, et en état théologique en sociologie et en morale; tandis que l'inverse, c'est à dire, l'état positif en sciences supérieures et l'état métaphysique ou théologique en sciences inférieures ne s'est vu, ni se verra jamais. La loi reste donc incontestable. Elle n'est pas moins exacte à l'égard de la Religion. Celle-ci commença par le théologisme, fut métaphysique, lorsque la notion vague de la nature remplaça la notion hypothétique de Dieu, et devint positive quand surgit la notion réelle de l'Humanité, vrai centre de l'harmonie universelle.

La grave question sociale, qui préoccupe aujourd'hui les esprits sérieux, est au fond une véritable question religieuse, et on ne saurait la résoudre par de simples innovations politiques, et encore moins par le déplorable anarchisme.

Tout ce que produit la violence disparaît bientôt sous le coup des réactions. Ce n'est point, certes, par des déplacement forcés de la richesse qu'on pourra produire le bonheur du prolétariat, mais à l'aide d'une doctrine organique qui prescrive aux capitalistes leurs devoirs sociaux. Il y a, en dehors même du Positivisme, quelques nobles penseurs qui ont compris que le bien-être du peuple exige une réforme préalable des sentiments. Toutefois il est à regretter que pour cette rénovation morale, ils en appelent au théologisme. En voulant édifier sur ce fondement ruineux, ils dépensent leurs forces infructueusement. On voit ainsi Le Play, grand travailleur, intimement pénétré de l'esprit de paix, et qui aimait les prolétaires d'un véritable amour, rendre cependant inefficaces ses idées pour les avoir basées sur la notion de Dieu. Quel bienfaisant labeur aurait-il accompli, au contraire, s'il eût popularisé de sa parole expansive et sereine la

doctrine altruiste! Le même regret occasionne le vénérable Léon Tolstoy, si dévoué au service des pauvres, qui a beaucoup médité sur la régéneration sociale, mais qui s'est appuyé, lui aussi, sur le monothéisme. Il tombe de plus dans une autre méprise capitale, quand il conseille tout le monde de s'adonner au travail agricole. Tolstoy méconnaît de la sorte le grand principe sociologique de la séparation des offices et de la convergence des efforts, établi par Aristote. Dans son développement moderne, l'industrie se compose de quatre sphères distinctes, à savoir: agriculture, fabrication, commerce, et banque, qui, se superposant l'une l'autre, forment l'indestructible ensemble de l'activité matérielle de notre espèce. Chacune d'elles porte en son sein le patriciat et le prolétariat, dualisme indispensable au plus grand essor de la richesse. On ne peut penser à dissoudre aucun de ces éléments, mais il faut les mieux combiner

sous l'influence de la Religion Universelle. En accomplissant alors leurs tâches respectives, comme de vrais fonctionnaires publics, les patriciens et les prolétaires, associés en cordiale hiérarchie, concourront dignement au service industriel de l'Humanité.

S'élever du théologisme au positivisme n'est pas difficile pour les nobles cœurs. Qu'on fasse taire tous les sentiments égoïstes, en sorte qu'on ne reçoive d'inspiration que de l'altruisme, qu'on médite sur Dieu et sur l'Humanité dans cette généreuse disposition de l'âme, et l'on parviendra naturellement à préférer l'Humanité à Dieu, parce qu'elle demande plus d'esprit social, plus d'abnégation, plus de sainteté réelle. Le déiste, espérant après la mort une récompense de joies sans fin, se préoccupe trop de soi-même, tend à oublier ses semblables et regarde souvent avec un involontaire dédain leur bonheur terrestre; tandis que le positiviste se sent indissolublement lié

avec le présent, le passé et l'avenir de notre espèce. S'il aspire à l'immortalité, ce n'est point son propre bien-être qu'il y cherche, mais celui d'autrui, car il ne veut survivre dans la mémoire des hommes que pour mieux les aider à remplir leur mission. Ainsi l'immortalité est devenue dans le Positivisme subjective et sociale. d'objective et personnelle qu'elle était dans le théologisme. En ce sens, il est incontestable que les vivants sont toujours et de plus en plus gouvernés par les morts, importante loi sociologique d'après laquelle s'améliore le labeur de chaque génération nouvelle. A la vérité, c'est au sein de l'Humanité que s'accomplit toute notre existence. D'ailleurs, on ne devrait pas oublier que la notion de Dieu n'a pu diriger la societé que sous la forme de révélation, dans les monothéismes hébraïque, catholique et islamique. Quant au Dieu cosmique, caché derrière la nature, et n'ayant pas de contact direct avec l'homme, il n'a

jamais produit de vraie communion d'âmes. Il n'a fait que des croyants isolés, ou plutôt des émancipés incomplets, puisque leur déisme n'est qu'un sentiment vague qui ne conduit à aucune doctrine. Espérons qu'induits par l'amour de l'Humanité ils sauront se délivrer de ce reste de surnaturalisme, qui les paralyse, pour s'adonner tout entiers au Positivisme.

On n'entend guère de langage saintement persuasif. Que de fois ne défend-on la religion même d'une manière irréligieuse. C'est vrai qu'il y a des époques où l'on ne peut se soustraire à l'influence perturbatrice du milieu social. A cet égard, un des cas les plus caractéristique est celui de l'illustre De Maistre. Dans son fameux livre *Du Pape,* effort puissant pour relever le catholicisme, comme il avait trois siècles d'attaque systématique contre cette doctrine à combattre, et que, surtout, la situation où il l'écrivit se ressentait encore de la grande

crise de 1789, il y emploie le ton tranchant d'un batailleur implacable. Toutefois son ouvrage n'en est pas moins une définitive réhabilitation historique du catholicisme. De Maistre ambitionnait plus que cela, sans doute, et il aurait désiré le voir présider de nouveau aux destinées du genre humain. Cet irréalisable propos lui fait absolument méconnaître ceux qui avaient concouru à démolir le catholicisme, et particulièrement les philosophes du XVIII siècle, qu'il attaque sans pitié. Ne considérant dans leur œuvre que le côté négatif, qui contrariait profondément son besoin d'unité, il ne se doutait pas du nouvel ordre de choses qu'ils préparaient par leurs travaux scientifiques et leurs ferventes aspirations au bonheur social. L'immortel Condorcet, écrivant, au milieu des troubles sanglants de la Révolution Française, et ménacé lui même de la guillotine, son admirable *Esquisse du progrès*, dont la conclusion renferme le plus vif espoir

d'un heureux avenir pour les hommes sur la Terre, suffit à mettre en évidence que le négativisme du XVIII siècle ne démolissait qu'en vue d'une régénération universelle. Ce sont ces nobles traces que suit Auguste Comte, mais complétant les méditations historiques de Condorcet par l'appréciation de De Maistre sur le moyen-âge, que celui-là avait défavorablement jugé. Quoique contraires en idées, ces deux grands penseurs se trouvent ainsi associés comme les précurseurs les plus immédiats du Positivisme, qui établit la vraie continuité de l'évolution sociale et nous mène au régime altruiste. Vu que pour De Maistre, selon ses propres mots, «les véritables miracles sont les bonnes actions faites en dépit de notre caractère et de nos passions», il saurait certainement réconnaître aujourd'hui que l'unité réelle n'est pas en Dieu, mais en l'Humanité. Aussi, de sa parole toujours virile et devenue essentiellement religieuse, il con-

duirait bien des âmes vers ce centre normal de notre vie, et particulièremet ceux qui, tout à fait offusqués, essayent de renouveler son entreprise occasionelle de résurrection théologique, quand est instituée la foi définitive.

Le saint concours de Clotilde de Vaux dans la fondation du Positivisme a été déjà reconnu en dehors de notre doctrine. C'est à M. Henri Aimel l'honneur de cet acte de justice. Nous reproduirons la partie finale de l'étude qu'il a publiée en 1889, dans la *Nouvelle Revue*, sur la Correspondance de notre Maître avec son éternelle compagne. «Et maintenant je le demande», dit-il, «l'amour d'Abélard pour Héloïse, l'amour de Pétrarque pour Laure, l'amour de Dante pour Béatrice, se peuvent-ils comparer à l'amour de Comte pour Clotilde de Vaux? Quelle femme fut plus et mieux aimée?»

«L'influence, sur les idées et sur l'œuvre d'Auguste Comte, de cet amour

plus grand, plus pur, plus profond qu'aucun de ceux que jamais poète humain ait chanté, cette influence fut souveraine.»

«C'est elle qui, en ouvrant l'âme du philosophe aux sentiments de tendresse, de dévouement et de pitié, en donnant l'essor à toutes les qualités bonnes et généreuses qui étaient en son cœur, adoucit cet esprit puissant mais austère, et lui fit concevoir un idéal d'humanité régénérée par l'amour, dont la morale est tout entière exprimée dans cet axiome que ni Bouddha, ni Confucius, ni Mahomet n'avaient formulé: *Vivre pour autrui, afin de revivre dans autrui*».

«Aussi longtemps que durera l'humanité, durera la mémoire de celui qui fut et qui est encore l'un de ses guides les plus lumineux».

«Dans l'éternelle gratitude que les générations de l'avenir devront au génie d'Auguste Comte, qu'une humble part soit réservée á celle qu'il aima.»

Nous formons naturellement des vœux plus hauts, désirant qu'elle personnifie à jamais l'Humanité comme la Vierge d'élite qui inspira à notre Maître la Religion Universelle.

Depuis le moyen-âge Paris remplace Rome dans la direction de l'Occident. Quoique l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne aient concouru avec la France à la civilisation actuelle, il est indubitable que ce dernier pays, representé par sa grande cité, en a la présidence. Tout ce qui a surgi dans les autres peuples ne s'est universalisé qu'en traversant Paris, dont l'histoire résume, pour ainsi dire, l'histoire moderne. Ce fut cette ville incomparable qui consolida au moyen-âge le catholicisme, soutenant décidément la papauté; c'est elle qui fut l'âme des croisades qui délivrèrent l'Occident de la domination islamique; c'est elle qui, le temps venu, élimina le théologisme et fit la grande Révolution Républicaine; et c'est elle

enfin qui, pour substituer l'ancien ordre de choses, a fondé la Religion de l'Humanité, grâce à Auguste Comte et à Clotilde de Vaux. Or, si c'est Paris qui nous a donné la foi suprême, à lui de nous donner aussi sa prédication décisive. La glorieuse capitale de France, devenue ainsi la vraie métropole universelle, saura dissiper le militarisme actuel qui ne fait qu'empecher l'union morale de tous les peuples. Rien de ce qui est sceptique ou rétrograde ne pourra lui résister. Jusqu'aux âmes les plus rebelles seront emportées par son apostolat altruiste, et la situation contemporaine si pleine de mécontentement, de colère, de désespoir, s'évanouissant comme un mauvais rêve, l'on verra surgir une existence heureuse et bénie.

M. Brunetière, dans son étude si discutée, *La science et la religion*, en opposant l'une à l'autre, exclut le Positivisme du camp religieux. Il méconnaît ainsi l'œuvre d'Auguste Comte. Ce gé-

nie sans rival qui combine en soi, comme on ne l'avait jamais vu, le savoir et la sainteté, a réalisé le double et grandiose labeur de transformer la science en philosophie et la philosophie en religion. La seule formule sacrée du positivisme, *(l'amour pour principe et l'ordre pour base: le progrès pour but)* démontre suffisamment que la doctrine dont elle est le résumé, satisfait autant le cœur que l'esprit, et peut nous servir de guide éternel. C'est bien pénible de voir rejeter la foi altruiste par des personnes qui semblent plutôt appelées à la défendre. Il se reproduit, à son égard, ce qui arriva au commencement du christianisme. Entre autres grands hommes d'alors, Pline le Jeune, le célèbre historien Tacite et le magnanime Trajan furent contraires à la nouvelle doctrine. Mais l'exemple le plus singulier est celui de Marc-Aurèle qui, dans ses admirables *Pensées*, a vivifié d'une si profonde tendresse l'austère morale du stoïcisme,

et qui, toutefois, persécuta le christianisme. C'est qu'on regardait l'aspiration de cette croyance à former un pouvoir spirituel indépendant du pouvoir temporel, comme attentatoire à la majesté et à la sécurité de l'Empire, qu'on faisait dépendre de la pleine fusion de la suprême autorité politique avec la religieuse. Du reste, le christianisme s'appuyant, ainsi que le polythéisme, sur le surnaturel, était, comme lui, incapable d'être rationnellement démontré. Cependant, il devait triompher comme indispensable à l'évolution du moyen-âge qui consacra pratiquement la distinction entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, base capitale du réjime définitif que vient inaugurer le Positivisme. Celui-ci est tout à fait libre du surnaturel, il est pleinement démontrable, il est hors de toute compétition, surpassant manifestement toutes les autres doctrines, mais les absorbant toutes comme des préparations successives pour qu'il ait pu surgir lui-

même, afin de nous conduire à la félicité universelle tant désirée des âmes saintes.

Quelques esprits ardents, convaincus de l'épuisement des anciens idéals, cherchent encore celui qui doit leur succéder, ne sachant l'apercevoir dans la Religion de l'Humanité. Un souffle de cet idéal souverain a suffi pour imprégner des plus généreuses émotions les romans célèbres d'une Anglaise, dont certaines pensées morales ont tellement éveillé l'admiration de M. Brunetière, qu'il déclare, dans sa susdite étude, ne concevoir rien de plus beau. Pourtant, il ne paraît pas soupçonner d'où émane ce qu'il admire tant. Autrement, tout en ayant raison de ne pas croire la science seule capable de régénérer la société et de substituer le théologisme, il aurait vu que cela correspond néanmoins à la science dominée et sanctifiée par l'amour, telle qu'elle est dans le Positivisme. Au fond, la religion se réduit à la culture croissante des pen-

chants altruistes de notre nature, qui luttent sans cesse contre ses penchants égoïstes. Malheureusement on se contente souvent d'un formalisme doctrinaire, on est même scrupuleux à son égard, tandis qu'on se passe de l'esprit de respect et de bienveillance, sans quoi la religion n'est qu'une vide apparence. Si l'on oublie l'objet moral des pratiques du culte, elles restent stériles, et peuvent encore favoriser l'orgueil, de nos penchants egoïstes le plus irréligieux. On doit toujours se rappeler que ce qui élève la religion au-dessus de tout, est sa préoccupation constante de sanctifier les âmes. Déjà ce but suprême ne saurait être atteint qu'à l'aide de la foi altruiste, qui nous fait vivre en pleine soumission pour l'Humanité. Qu'on s'éloigne autant du scepticisme que de la fausse religiosité, parce que l'un et l'autre sèchent le cœur et troublent la mission sociale de l'homme. Dans l'apostolat surtout on ne peut réussir sans amour.

Mais si l'on en est bien pénétré, la parole surgit lumineuse avec une force irrésistible de persuasion. Purifions-nous de sorte que l'altruisme seul nous inspire, et soyons persuadés qu'aujourd'hui il nous faut habiter des catacombes morales, afin de mieux veiller, dans ce généreux isolement, au vrai service de l'Humanité, soutenus d'une espérance inébranlable.

Les malheurs de la vie doivent être reçus avec une sainte énergie. Pour grande que soit notre douleur, gardons-nous de tomber dans le désespoir. Cette maladie de l'âme est incompatible avec l'altruisme. Il y a, certes, des moments terribles, comme lorsqu'on voit cruellement souffrir des personnes que nous aimons de tout notre cœur, ou lorsqu'elles nous sont ravies par la mort et surtout par une mort prématurée et imprévue. Mais tandis qu'on s'oublie soi-même pour penser à autrui, notre tribulation pourra être immense sans que le désespoir nous gagne. Quand les peines les

plus intimes ne sont pas égoïstes, l'on se preserve de l'irritation à force de vénération et de bonté, tout en restant profondément ému. Dans les occasions solennelles de l'existence, il faut savoir redoubler d'amour. Nous nous devons tous à la Famille, à la Patrie, à l'Humanité. La mort même ne peut rompre ce triple lien sacré, puisqu'on revit en l'Humanité, en la Patrie, en la Famille, avec plus ou moins d'intensité, selon les services qu'on leur aura rendus. Toute âme se forme par la transfusion d'autres âmes. Nous imitons nos pères, maîtres et amis, et plus encore quand ils sont purifiés par la mort. L'exemple des grandes natures de tous les temps nous élève sans cesse vers l'idéal. Et de même qu'on s'identifie ainsi jusqu'avec le plus lointain passé, le vénérant dans tout ce qu'il a eu de noble et de saint, efforçons-nous de favoriser de nos vœux et de nos travaux le bonheur des générations innombrables de l'avenir. Que ce sentiment béni de pleine

communion en l'Humanité, ne nous abandonne jamais.

Peut-être qu'actuellement ont leur plus grande opportunité ces paroles de Descartes: «Bien qu'il soit vrai que chaque homme est obligé de procurer autant qu'il est en lui le bien des autres, et que c'est proprement ne valoir rien que de n'être utile à personne, toutefois il est vrai aussi que nos soins se doivent étendre plus loin que le temps présent, et qu'il est bon d'omettre les choses qui apporteraient peut-être quelque profit à ceux qui vivent, lorsque c'est à dessein d'en faire d'autres qui en apportent davantage à nos neveux.» Le grand philosophe qui ne ne s'exprimait ainsi dans son *Discours de la Méthode* que par rapport aux sciences physiques, que ne dirait-il pas aujourd'hui à l'égard de la sociologie que l'évolution de l'esprit humain a fait déjà surgir? En verité, la construction de l'ordre normal exige qu'on ne cesse de le poursuivre à travers

l'indifférentisme religieux des contemporains, sans se préoccuper de bien des choses qui les absorbent, mais conservant toujours la sérénité et l'onction. Puissiez-vous, Monsieur, vous qui parlez dans votre étude sur Auguste Comte, malgré vos discordances, comme si vous vouliez faciliter aux âmes leur conversion à la foi altruiste, prendre un jour cette voie de régénération suprême.

Salut et Fraternité.

JUAN ENRIQUE LAGARRIGUE.
(Av. Negrete, 7).
né, à Valparaiso, le 28 Janvier 1852.

Santiago du Chili, le 16 Descartes 108.
(22 Octobre 1896).
